JEAN-PIERRE POIRIER

CATHERINE DE MÉDICIS

ÉPOUSE D'HENRI II

HISTOIRE DES REINES DE FRANCE

Pygmalion

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Histoire
des Reines de France

CATHERINE DE MÉDICIS

Épouse d'Henri II

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Athérosclérose et hypercholestérolémie. Le rôle des acides gras polyinsaturés, Thèse de doctorat en médecine, Université Paris V-René Descartes, Paris, 1959.

Antoine Laurent Lavoisier, théoricien et praticien de l'économie, Thèse de doctorat en Sciences Économiques, Université Panthéon-Assas, Paris II, Éd. A.N.R.T., Lille, 1993.

Antoine Laurent Lavoisier, 1743-1794, Paris, Pygmalion, 1993.

Marat, homme de science ? En coll. avec J.-F. Lemaire, Paris, Les Empêcheurs de Penser en Rond, 1993.

Lavoisier, Chemist, Biologist, Economist, traduit par Rebecca Balinski, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1996.

De la situation du Trésor public au 1er juin 1791, par les Commissaires de la Trésorerie nationale (Condorcet, Lavoisier, de Vaines, Dutremblay, Rouillé de l'Étang, Cornut de la Fontaine), Paris, Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, 1997.

Turgot, Laissez-faire et progrès social, Paris, Perrin, 1999.

Histoire des Femmes de Science, en France, du Moyen Âge à la Révolution, Paris, Pygmalion, 2002.

La Science et l'Amour, Madame Lavoisier, Paris, Pygmalion, 2004.

Comar et Cie, Histoire d'une famille de pharmaciens (1887-1981), Paris, Éd. Philippe Rey, 2004.

La véritable Jacqueline Auriol, Paris, Pygmalion, 2005.

Ambroise Paré (1510-1590), Paris, Pygmalion, 2005.

Marie Curie et les conquérants de l'atome, 1896-2006, Paris, Pygmalion, 2006.

Bernard Palissy. Le secret des émaux, Paris, Pygmalion, 2008.

Extrait de la publication

JEAN-PIERRE POIRIER

Histoire
des Reines de France

CATHERINE DE MÉDICIS

Épouse d'Henri II

Pygmalion

Extrait de la publication

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2009, Pygmalion, département de Flammarion
ISBN 978-2-7564-0218-5

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).
Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Avide du pouvoir, et ne sachant ni s'en servir ni le conserver ; lâche dans le danger, mais insultant avec audace à l'opinion, aux lois, au bonheur du peuple ; se livrant au crime sans remords et le regardant comme un simple moyen de politique ; se croyant plus habile à mesure qu'elle augmentait la liste de ses atrocités, mais affable et sachant se faire aimer de cette classe d'hommes, malheureusement trop nombreuse, qui pardonne aux princes d'oublier dans leur conduite qu'ils sont des hommes, pourvu que dans leurs manières ils paraissent s'en souvenir quelquefois. Bienfaisante, mais de cette bienfaisance qui est utile aux courtisans et funeste au peuple : telle était Catherine. »

Condorcet, *Œuvres*, Paris, Firmin-Didot, 1847, tome 3,
« Éloge de Michel de L'Hospital », pp. 480-481.

« Catherine de Médicis n'a d'autre passion que de tromper et de commander. Toujours calme, toujours inébranlable dans ses desseins, les moyens lui sont indifférents pourvu qu'elle réussisse. Artificieuse par caractère et par système, elle sait justifier sa conduite d'après les principes du machiavélisme, principes affreux qu'elle développe de manière à séduire aisément un esprit faible ; principes, d'ailleurs, presque universellement adoptés dans ses temps où la véritable politique était

Extrait de la publication

encore inconnue. Catherine de Médicis gouverne son fils ; mais, à son tour, elle est gouvernée par les Guise. »

Marie-Joseph Chénier, *Charles IX ou l'école des rois*, Paris, P.-Fr. Didot Jeune, 1790, « Discours préliminaire », p. 19.

« L'influence de Catherine de Médicis sur ses trois fils, François II, Charles IX et Henri III, avait introduit à la cour un luxe jusqu'alors inconnu, une immoralité dont on n'avait point encore eu d'exemple, et substitué à l'ancienne loyauté française cette politique italienne qui peut convenir à de petits usurpateurs se disputant momentanément la possession de quelques villes, mais qui, dans un grand État, sera toujours le plus terrible des fléaux. Le pouvoir se compose de force et de confiance : perdre le droit d'être cru, c'est renoncer à la plus belle partie de l'autorité. […] L'ambition de Catherine fut extrême ; elle sacrifia la France et ses enfants au plaisir de dominer ; cependant, elle n'eut jamais de plan fixe et il est impossible de lui attribuer aucun de ces desseins profonds qui justifient aux yeux de la postérité ceux qui les ont conçus, même alors que le succès n'a point répondu à leurs calculs. »

Joseph Fiévée, *in* Michaud, *Biographie universelle*, Paris, 1813, vol. VII, p. 377, vol. XX, p. 94.

« Après la mort du roi François Ier, et qu'elle eût des enfants par ses artifices dont chacun a ouï parler, se voyant hors de danger d'être renvoyée à ses parents, elle tâcha toujours de se fourrer au gouvernement des affaires, et pour ce, faisait presque la cour à Monsieur le connétable pour y mettre par ce moyen un pied, et puis par ses subtilités tout le corps ; Monsieur le connétable, encore qu'il n'en eût pas grande envie, toutefois en disait toujours quelque mot au roi Henri pour contenter l'importunité de cette femme ; mais recevait des réponses toujours froides et ambiguës ; et il y en a prou qui savent qu'un jour, s'ennuyant de ce que Monsieur le connétable lui en parlait, il lui répondit : qu'il ne connaissait pas bien le naturel de sa femme, que c'était la plus grande

Extrait de la publication

brouillonne du monde, en ces termes mêmes, et que, qui lui donnerait cette entrée, elle gâterait tout. »

Discours merveilleux de la vie, actions et déportements de Catherine de Médicis, Royne mère [1575], N. Cazauran éd., Genève, Droz, 1995, p. 146.

« Que si sa fortune fut grande, aussi fut cette Dame douée de plusieurs louables parties ; d'autant qu'elle était débonnaire, accessible, libérale le possible ; Dame qui ne savait ce que c'était que d'offenser personne en son particulier, et moins que de s'offenser d'autrui. »

Étienne Pasquier, *Lettres Historiques pour les années 1556-1594, [1589]*, D. Thickett éd., Genève, Droz, 1966, p. 388.

« Chacun admirait de voir une femme étrangère, née de condition impareille à nos rois, au lieu d'être envoyée en sa maison, comme plusieurs reines douairières, se jouer d'un tel royaume et d'un tel peuple que les Français, mener à sa cadène de si grands princes : mais c'était qu'elle savait escrimer de leurs ambitions, bien ménager les espérances et les craintes, trancher du couteau des divisions ; et ainsi, docte en toutes les partialités, employer pour soi les forces qu'elle devait craindre. »

Agrippa d'Aubigné, *Histoire universelle*, éd. A. Thierry, tome IV, Genève, Droz, 1987, 1. VII, ch. 6, p. 203.

« Pour qui creuse l'histoire du XVIe siècle en France, la figure de Catherine de Médicis apparaît comme celle d'un grand roi. Les calomnies une fois dissipées par les faits péniblement retrouvés à travers les contradictions des pamphlets et les fausses anecdotes, tout s'explique à la gloire de cette femme extraordinaire qui n'eut aucune des faiblesses de son sexe, qui vécut chaste au milieu des amours de la cour la plus galante de l'Europe, et qui sut, malgré sa pénurie d'argent, bâtir d'admirables monuments, comme pour réparer les pertes que causaient les démolitions des calvinistes, qui firent à l'art autant de blessures qu'au corps politique. Serrée entre des princes qui se disaient les héritiers de Charlemagne et une

Extrait de la publication

factieuse branche cadette qui voulait enterrer la trahison du connétable de Bourbon sous le trône, Catherine, obligée de combattre une hérésie prête à dévorer la monarchie, sans amis, apercevant la trahison dans les chefs du parti catholique et la république dans le parti calviniste, a employé l'arme la plus dangereuse mais la plus certaine de la politique, l'adresse. »

Honoré de Balzac, « Sur Catherine de Médicis, Introduction », *La Comédie Humaine*, Lausanne, Éditions Rencontre, 1960, tome XV, pp. 31-32.

« Nos historiens ont été si honnêtes, tranchons le mot, si innocents, que tous ont pris au sérieux Catherine de Médicis. Pas un n'a sondé ce néant. Ravalée et domptée, avilie dès l'enfance, brisée du mépris d'Henri II, servante de Diane, naguère encore gardée, terrorisée par la petite reine d'Écosse, elle eut enfin l'entracte de la première année de Charles IX où elle posa comme régente. [...] Guise fut très poli, lui laissa l'extérieur, l'appareil de la royauté : paraître, pour elle, était plus qu'être, dans le vide absolu qu'une si grande pourriture avait fait en dedans. Elle prit patiemment le rôle de théâtre qu'on lui faisait, de reine pacificatrice qui, aux entrevues solennelles, trônait avec sa jolie cour, entre les amours et les grâces. Ce qui, en bonne langue du temps, veut dire dame d'un mauvais lieu, et maquerelle au profit de Guise. »

Jules Michelet, *Histoire de France au XVIe siècle* [1855], Paris, Bouquins, 1982, p. 543.

« Le samedi 7 janvier 1589, arrivèrent à Paris les nouvelles de la mort de la reine, mère du roi, décédée au château de Blois le jeudi précédent, 5 de ce mois. Elle était âgée de soixante et onze ans et portait bien l'âge pour une femme pleine et grasse comme elle l'était. Elle mangeait bien et se nourrissait bien, et n'appréhendait pas bien fort les affaires, combien que depuis trente ans que son mari était mort, elle en eût eu d'aussi grandes et importantes qu'oncques eut reine du monde. »

Pierre de L'Estoile, *Journal. Le Règne de Henri III*, Paris, Le Livre Club du Libraire, 1963, p. 320.

Extrait de la publication

PRÉFACE

En 2019, la France célébrera le cinq centième anniversaire de la naissance de Catherine de Médicis. Les historiens seront-ils alors d'accord sur le rôle joué pendant plus de quarante ans, de 1547 à 1589, par celle qui fut d'abord reine de France, puis régente et conseillère de ses trois fils malades et névrosés, François II, Charles IX et Henri III ? Sera-t-elle encore considérée comme la marchande florentine machiavélique et malfaisante qui, usurpant le pouvoir royal et s'entourant d'une cour d'astrologues, d'assassins et de putains, a gouverné par le crime et la fourberie ? Exaltera-t-on, au contraire, la femme d'État clairvoyante et courageuse qui, dans un pays déchiré par le quadruple conflit entre les Guise et les Bourbons, entre les catholiques et les protestants, entre l'Angleterre et l'Espagne, et même entre ses propres fils, a su maintenir l'unité du royaume ? Pensera-t-on plus simplement qu'elle était « la plus grande brouillonne du monde », comme l'aurait dit Henri II, son époux ? Il aurait même ajouté que « si on lui donnait entrée au gouvernement, elle gâterait tout[1] ».

À tant d'études savantes qui n'ont pas encore établi un consensus entre historiens, à tant de publications censées apporter un éclairage

1. C'est un propos prêté au roi par Henri Estienne, l'auteur probable du *Discours merveilleux de la vie, actions et déportements de la Reine Catherine de Médicis,* publié à Genève en 1575.

Extrait de la publication

inédit, à tant de colloques, à tant de disputes entre spécialistes, était-il utile d'ajouter un nouvel ouvrage ? Fallait-il que celui-ci prenne la forme d'une biographie, genre souvent accusé de déformer l'histoire plutôt que de l'éclairer ? Il est vrai que les biographes de Catherine de Médicis donnent souvent prise à cette critique. Obsédés par sa présence constante auprès du trône pendant plus de quarante ans, ils ont tendance à lui accorder le rôle central et à « grouper autour de sa figure arbitrairement détachée le plus d'incidents possible[1] ». À la vision simpliste qui lui attribuerait ainsi la totalité des décisions politiques, il convient d'opposer le jeu complexe des influences exercées par les différents acteurs : elle-même, le roi régnant, ses frères et ses sœurs, leurs favoris, leurs alliés épisodiques et les influences extérieures, en particulier espagnoles.

Celui qui entreprend aujourd'hui un tel travail bénéficie de sources d'information d'une richesse considérable et facilement accessibles grâce aux bibliothèques numériques disponibles sur Internet, comme l'admirable GALLICA, de la Bibliothèque Nationale de France. Il dispose aussi de très précieux textes imprimés, au tout premier plan desquels les six mille lettres écrites ou dictées par Catherine de Médicis elle-même, publiées au XIXe siècle en dix volumes in-folio par Hector de La Ferrière puis par Gustave Baguenault de Puchesse et complétées par l'excellent *Index général* d'André Lesort. De la richesse d'informations fournies par ces lettres, Jean-Hippolyte Mariéjol a dit tout le bien qu'il fallait penser : « Que saurait-on exactement, sans toutes ces lettres, du caractère de Catherine, de ses goûts, de ses sentiments, de ses projets, de ses illusions, de ses rêves, de toutes les manifestations de la personnalité qui échappent le plus souvent à l'histoire officielle ? Si elles n'apprennent rien sur son éducation italienne, elles permettent d'apprécier, au cours de sa vie en France, sa formation intellectuelle, son tour d'esprit, sa sagesse mondaine, l'agrément de son commerce, ses qualités d'épistolière, de diplomate, d'orateur, de politique. Elles expliquent ses ambitions, ses variations, ses contradictions, ses complaisances : amour conjugal et partage avec la favorite Diane

1. Lucien Romier, *Le Royaume de Catherine de Médicis*, 2 vol., Paris, Perrin, 1922, tome I, *La France à la veille des guerres de Religion*, p. X.

de Poitiers, tendresse maternelle et jalousie du pouvoir, tolérance religieuse et guerre d'extermination, alliances catholiques et alliances protestantes, lutte contre l'Espagne et capitulation devant la Ligue. Elles aident à deviner, sous la feinte des attitudes, une femme d'État dont la maîtrise sur elle-même fut la grande vertu. Assurément, ces investigations ne sont pas toujours favorables à Catherine, et souvent elles lui sont contraires. On la prend, malgré ses échappatoires, en flagrant délit de mauvaise foi, de ruse et de mensonge. Le principal mérite de sa correspondance, c'est que, sans le vouloir, elle s'y peint elle-même au naturel, en bien comme en mal[1]. »

Ajoutons que, pour la clarté du sens, les citations empruntées à cette correspondance sont présentées dans une version modernisée. Le vocabulaire truffé d'italianismes, la grammaire, l'orthographe et la ponctuation de l'auteur sont parfois si étranges qu'il est nécessaire de lire certaines de ses lettres à haute voix pour les comprendre.

L'historien trouve par ailleurs de précieuses notations d'ordre psychologique et politique sur les personnages de la cour de France dans les dépêches des ambassadeurs d'Angleterre, d'Espagne, de Ferrare, de Florence, de Mantoue, de Savoie, de Venise. Il dispose des *Mémoires* des contemporains, source immense d'informations et de jugements. À travers leurs imprécisions, leurs demi-vérités, leurs partis pris, leurs contradictions, il acquiert une perception nuancée des événements, exactement comme le fait aujourd'hui un téléspectateur soumis à travers les médias à un flot d'informations imprécises, parcellaires et contradictoires, à des interviews d'hommes et de femmes politiques, à des commentateurs d'opinions très diverses. Pourquoi ces anecdotes, ces témoignages de contemporains auraient-ils moins de valeur que les interprétations et les relectures faites des siècles plus tard par les historiens ?

Déjà, au XVIIe siècle, Antoine Varillas prenait la défense de celui qu'il appelait l'*écrivain d'anecdotes* : « Ce n'est pas que l'écrivain d'anecdotes ne fasse une peinture des personnes aussi exacte et aussi fidèle pour le moins que saurait faire l'historien ; mais il la fait à sa mode. Il ne représente le dehors de l'homme qu'autant qu'il est nécessaire pour en connaître le dedans ; et comme les

1. Jean-H. Mariéjol, *Catherine de Médicis*, Paris, Tallandier, 2005, pp. 10-11.

Extrait de la publication

bonnes ou mauvaises dispositions de l'âme ne se découvrent que dans les mœurs, c'est aussi pour les mœurs qu'il réserve les plus vives couleurs et sa plus fine matière. Il adopte pour principe ce beau secret que Plutarque a le premier découvert dans sa philosophie morale, savoir qu'il n'y a point d'état dans la vie où l'on soit plus négligent à cacher ce qui se passe dans le fond du cœur que quand la passion qui le domine est arrivée jusque dans l'excès[1]. »

Dans ce XVIe siècle fascinant et terrible, les moments où la passion domine « jusque dans l'excès » sont nombreux. La toile de fond, faite de récits et de commentaires contradictoires, contraint celui qui les étudie à comparer ces points de vue opposés, à les confronter à l'histoire officielle. Il doit aussi compter avec les pesanteurs sociales, les facteurs économiques, les facteurs psychologiques qui interviennent dans les décisions prises au sommet de l'État. Il doit, en triant, en comparant, en confrontant toutes ces analyses les unes aux autres, trouver sa propre vérité.

Et il voit ainsi se dessiner peu à peu un portrait qui ne doit rien à une thèse préétablie, et revivre un personnage immergé dans la vie d'une nation et d'une époque. Regardant Catherine avec les yeux de ses contemporains, il se pose à son sujet les mêmes questions qu'eux : Quelle est sa vraie personnalité ? Quelles sont ses motivations ? A-t-elle l'étoffe d'une « femme d'État » ? A-t-elle un projet, une « vision » pour la France et pour les Français ? Songe-t-elle, comme le préconisent les premiers penseurs de l'économie mercantiliste, à accroître la production le de richesse ? Veille-t-elle aux moyens d'en assurer la juste répartition dans la société ? Comprend-elle qu'il y a, derrière les conflits religieux et les luttes pour le pouvoir, une profonde souffrance sociale qui en forme le terreau ? Le sort des Français est-il meilleur ou pire à la fin des trente années de ce long règne ? Quelle en est, enfin, la signification au plan politique ? S'inscrit-il, après ceux de François Ier et d'Henri II, dans le lent cheminement vers l'absolutisme bourbonien d'Henri IV et de Louis XIV ? Est-il, au contraire, une parenthèse dans cette évolution, un retour à la gestion au jour le jour, aux

1. Antoine Varillas, *Les Anecdotes de Florence ou l'histoire secrète de la Maison des Médicis*, Presses Universitaires de Rennes, 2004, p. 45.

Extrait de la publication

projets matrimoniaux tenant lieu de politique, aux petits arrangements du moment, aux *combinazione* florentines ?

Le chef de l'État, dans la France de la Ve République, est investi de deux tâches distinctes. D'un côté, la gestion des contingences, qu'il délègue au gouvernement : politique économique, conflits sociaux, fonctionnement des services publics. D'un autre côté, les responsabilités qui relèvent de lui seul : la défense de la nation, sa place sur la scène internationale, les choix essentiels engageant son avenir. Même si cette répartition des tâches entre le chef de l'État et le gouvernement a connu et connaît encore des fluctuations, il est intéressant d'analyser selon ce schéma le règne de Catherine de Médicis. Qu'elle se soit efforcée d'assurer de son mieux la gestion des contingences dans un contexte extrêmement difficile n'est pas douteux. Qu'elle ait connu quelques succès est indéniable, même s'ils ont été parfois de brève durée et souvent remis en cause. Mais qu'en est-il des « choix essentiels engageant l'avenir » ?

Pour obtenir des réponses à ces questions, le lecteur devra revisiter le monde complexe et fascinant du XVIe siècle français, voir la civilisation de la Renaissance s'épanouir dans un climat de guerres ininterrompues, rencontrer des personnages pittoresques, vivre des moments dramatiques et perdre quelques illusions. Il sera impressionné par la violence des comportements, ébahi par la liberté des mœurs, touché par les souffrances et le courage du peuple, scandalisé par l'indifférence des puissants. Il enrichira sa réflexion sur les enjeux et les dangers, les chimères et les déconvenues du pouvoir personnel ; peut-être même découvrira-t-il quelques clés utiles à sa compréhension du rôle des chefs d'État modernes.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

I

LA *DUCHESSINA* À ROME

(1519-1525)

Le mercredi 13 avril 1519, à 11 heures du matin, une petite fille naît à Florence, dans la plus belle chambre du palais familial des Médicis, via Larga[1]. Héritière d'une dynastie de banquiers, de mécènes et d'hommes politiques qui ont fait de la cité toscane la capitale de la Renaissance italienne, elle est promise à un bel avenir, digne du passé familial. Ce passé, elle apprendra plus tard à le lire dans le *Cortège des Rois Mages,* la fresque de Benozzo Gozzoli qui décore la chapelle du palais familial. Elle saura reconnaître, au premier plan sur son cheval blanc, Laurent le Magnifique, suivi par son père, Pierre le Goutteux, et par le chef de la famille, Côme l'Ancien. Dans la cohorte qui traverse à leur suite un paysage peuplé de châteaux, de scènes de chasse et de plantes fantastiques, elle devinera la présence des autres ancêtres.

Le premier connu, Chiarissimo de Medici, pratiquait déjà le change en 1201, dans son village de Mugello, au nord de Florence. Mais c'est Giovanni de Medici, surnommé di Bicci, qui a fondé la banque Médicis, en 1397. Son savoir-faire en matière de lettres de change, de billets à ordre, de chèques, et son rigoureux système comptable à double entrée, en ont fait l'une des principales banques en Europe, capable de consentir d'énormes prêts au pape et aux

1. Aujourd'hui Palazzo Medici Ricciardi, 1, via Cavour.

souverains des grandes nations. L'acquisition de deux ateliers de laine, industrie dominante de Florence, a encore accru la puissance financière de la famille. Il ne lui manquait que le pouvoir politique.

C'est Cosimo il Vecchio, Côme l'Ancien, son fils, qui a en été l'artisan. En abattant l'oligarchie du parti des Albizzi, en s'appuyant sur les masses populaires, le clientélisme et la sélection des magistrats, il a pris le contrôle de la vie politique de Florence. Véritable maître de la cité pendant trente ans et banquier de toute l'Europe, il a doublé la fortune de son père et ajouté aux trois filiales de Rome, Venise et Naples, celles de Milan, Bruges, Londres, Lyon, Genève et Avignon. Il a pu ainsi rendre à Louis XI deux services éminents : couper les crédits à son rival, Charles le Téméraire, et transférer à Lyon les activités de la filiale de Genève. Il a développé les activités de la famille dans l'industrie et le commerce de la laine et de la soie. Il a fait construire par Michelozzo Michelozzi le palais des Médicis pour y rassembler ses collections de sculptures, de peintures et d'objets d'orfèvrerie.

Son fils, Pietro de Medici, dit Pierre le Goutteux, lui a succédé. Souffrant de goutte, contraint de garder le lit, il s'est pourtant montré habile diplomate, éliminant l'opposition qui s'était formée contre lui. Ses bonnes relations avec Louis XI lui ont valu d'ajouter aux cinq tourteaux rouges des armes familiales un sixième tourteau d'azur couronné des trois lys de la Maison des Valois[1]. C'est lui qui, poursuivant le mécénat de son père, a commandé à Benozzo Gozzoli le fameux *Cortège des Rois Mages*. À sa mort, en 1469, le pouvoir de la famille était si bien établi que son fils, Laurent, âgé d'à peine 20 ans, a aisément recueilli l'ascendant politique de ses prédécesseurs.

Ce Laurent-là a bien mérité le surnom de Magnifique et c'est sous son gouvernement que Florence a connu son apogée. Mécène avisé, poète à ses heures, excellent stratège politique, il a su conserver l'apparence des institutions démocratiques de la République tout en les vidant de leur contenu. Gouvernant à l'intérieur

1. Le blason était alors devenu celui-ci : *D'or à six tourteaux mis en orle, cinq de gueules, celui en chef d'azur chargé de trois fleurs de lis d'or.* Les interprétations qui voient dans ces tourteaux des boules ou des pilules, évoquant un hypothétique passé de médecins ou d'apothicaires chez les Médicis, sont aujourd'hui contestées.

Extrait de la publication

avec fermeté, il a pratiqué une politique extérieure d'équilibre entre les États italiens. Le pape Sixte IV, associé aux Pazzi, banquiers rivaux, a pourtant cherché à l'éliminer en avril 1478, à la faveur d'un complot. Pour venger son frère assassiné, Laurent n'a pas craint d'entrer en guerre contre le pape, allié au royaume de Naples. À la faveur d'un habile traité de paix signé en 1480, il a réussi à affermir son pouvoir et à enrichir le trésor familial. Mais, moins bon gestionnaire que diplomate, il n'a pas réussi, dans une conjoncture défavorable, à éviter le déclin de la banque. Sa mort prématurée en 1492 a marqué la fin de la phase la plus glorieuse de l'histoire des Médicis.

Son fils aîné, Pietro II, dit Pierre le Malheureux, a commis l'erreur de croire le pouvoir des Médicis solidement assuré et il a gouverné en autocrate, sans se soucier de l'opinion du peuple ni de celle de ses conseillers. En 1494, l'irruption en Italie des armées de Charles VIII, lancé à la reconquête du royaume de Naples, a causé sa chute. En concédant au roi de France les ports de Livourne et de Pise comme bases dans la péninsule, il a provoqué la révolte des Florentins et s'est vu, comme ses frères, Jean et Julien, bannir à jamais de la cité. Les richesses d'art des Médicis ont été pillées et une longue période d'errance de dix-huit années a commencé pour eux. Pendant ce temps, Savonarole, au cours de l'*Interrègne*, tentait d'imposer aux Florentins un mode de vie puritain et prétendument démocratique.

C'est seulement en 1511 que Giuliano Della Rovere, devenu le pape Jules II, a réinstallé les Médicis à Florence. Il a confié le gouvernement de la ville au cardinal Jean de Médicis, second fils de Laurent le Magnifique. C'est ce même Jean de Médicis, prélat fastueux et amoral, « homme de peu de bonne foi, avide d'argent et avare de bienfaits », qui a succédé à Jules II en 1513 sous le nom de Léon X. Son premier soin, au lendemain de la victoire de Marignan, a été d'envoyer son frère Julien rétablir avec François Ier les liens traditionnels des Médicis. Accueilli chaleureusement en France, Julien s'est vu accorder le titre de duc de Nemours et la main de Philiberte de Savoie, sœur de la mère du roi. Mais cette union spectaculaire des Valois et des Médicis est restée sans lendemain, Julien étant mort sans enfant un an après le mariage.

Léon X a alors placé tous ses espoirs dans son jeune neveu Laurent II. Il lui a donné Florence et le duché d'Urbino arraché aux Della Rovere, et négocié avec François Ier son mariage avec Madeleine de La Tour d'Auvergne, comtesse de Boulogne. Il comptait sur la protection du roi de France pour conforter le pouvoir de Laurent à Florence. François Ier comptait sur son appui pour la conquête de Naples. « Je désire vous aider et faire tout ce qui est en mon pouvoir, écrivait-il à Laurent, et encore vous faire épouser quelque belle et bonne dame de grande et grosse parenté, et ma parente, afin que l'amour que j'ai pour vous augmente et devienne plus fort. » L'ambassadeur de Mantoue, envoyé à Amboise en observateur, avait confirmé que le roi tenait sa promesse : « Mademoiselle de Boulogne est une jeune fille de seize ans, au caractère doux, avec une tête plutôt belle que pleine. Elle est aimable, douce et gracieuse, avec les manières qui conviennent à son âge ; elle vit à la cour sans excès de faste ou de luxe et se contente de deux ou trois suivantes ; elle prend tous ses repas à la table de la reine qui l'estime beaucoup ; et nous pensons que c'est une jeune fille sérieuse qui se laissera commander[1]. »

Il aurait pu ajouter que la mère de la jeune fille, Madeleine de La Tour d'Auvergne, était issue d'une des plus nobles Maisons de France, qu'elle possédait une immense fortune et qu'elle descendait d'ancêtres prestigieux. Brantôme le dit avec emphase :

« Qui ne dira que cette maison ne soit très grande, étant sortie originellement de ce grand Eustache de Boulogne, dont le frère, Godefroy de Bouillon, a porté les armes et armoiries avec un si grand nombre de princes, seigneurs, chevaliers et soldats chrétiens, jusque dans Jérusalem sur la sépulture de notre Sauveur, et se serait rendu et fait roi par son épée et ses armes avec la faveur de Dieu, roi non seulement de Jérusalem mais d'une grande partie de l'Orient[2]. » Et Brantôme ajoute que le pape Pie IV estimait cette Maison si grande et si noble « qu'il n'en savait en France aucune qui la surpassât en ancienneté, ni valeur, ni grandeur ».

1. Alfred de Reumont et Armand Baschet, *La jeunesse de Catherine de Médicis,* Paris, Henri Plon, 1866, p. 252.

2. Brantôme, *Recueil des Dames, poésies et tombeaux*, Paris, Gallimard, 1991, « Sur la reine Catherine de Médicis », pp. 30-31.

Extrait de la publication